

PRÉSENTENT

UN FILM DE
FREDERIC JARDIN

ANDREAS PIETSCHMANN

[illegible]

Monkey MES UM U' <

ESALIENS.COM

M.E.S. Productions et Monkey Pack Films présentent

SURVIVRE

un film de Frédéric Jardin

avec Émilie Dequenne, Andreas Pietschmann,
Lisa Delamar et Lucas Ebel

2024 - Science-fiction, Thriller - France - 90 min

SORTIE NATIONALE LE 19 JUIN 2024

DISTRIBUTION

KMBO / Vladimir Kokh
Grégoire Marchal
105, rue La Fayette
75010 Paris
Tél : 01 43 54 47 24
vladimir@kmbofilms.com
gregoire@kmbofilms.com

PRESSE

La Petite Boîte
Audrey Le Pennec et Leslie Ricci
audrey@la-petiteboite.com
leslie@la-petiteboite.com

PROGRAMMATION

KMBO / Léa Belbenoit
Louise de Lachaux
105, rue La Fayette
75010 Paris
Tél : 01 43 54 47 24
lea@kmbofilms.com
louise@kmbofilms.com

Matériel téléchargeable sur kmbofilms.com

SYNOPSIS

Une catastrophe bouleverse la planète : les pôles magnétiques de la Terre se sont inversés. Les océans ont anéanti les continents, laissant derrière eux un vaste désert. Dans ce monde ravagé, une famille doit lutter pour sa survie. Quand les pôles s'inverseront à nouveau, il sera trop tard.

ENTRETIEN AVEC LE RÉALISATEUR

Comment êtes-vous arrivé sur ce projet ?

Grâce à une rencontre avec les deux producteurs, Marc-Étienne Schwartz et Marco Stanimirovic , qui avaient produit *Revenge*, film de vengeance très efficace. Ils développaient un « survival » avec Matthieu Le Naour et Alexandre Coquelle – associés sous le pseudonyme Matt Alexander –, deux auteurs très cinéphiles qui ont écrit beaucoup de comédies. Ils cherchaient un regard de réalisateur, savaient que j’aimais beaucoup le cinéma de genre. J’ai trouvé le scénario vraiment intéressant, audacieux, mais il était un peu trop « perché », il me manquait une vraie approche réaliste pour que j’y adhère totalement. J’ai retravaillé le script avec eux pour y injecter plus de « réel », du « pour de vrai », avoir des personnages plus incarnés, entre la mère médecin, le père océanographe et les deux ados (13 et 16 ans) parfaitement bilingues, puisque c’est une famille franco-américaine. Finalement, entre la survie, le bateau, la famille et la dimension biculturelle, le projet tenait la route puis a rapidement intéressé les financiers.

Dès les premiers plans des fonds sous-marins, anormalement agités, on sent une sourde menace...

Avant même de retrouver nos personnages sur le bateau, je voulais qu’on sente que la Terre remue, que le magma terrestre vit, que la menace est là, tout près de se concrétiser et de déferler. Il s’agit d’installer la tension d’entrée, plutôt que d’y aller crescendo, de faire comprendre immédiatement au spectateur dans quoi il s’embarque. Ensuite, on fait une brève présentation de notre famille en vacances – avant que, très vite, Julia (Émilie Dequenne) se retrouve entraînée brutalement par les courants, annoncés justement par ces remous des premières images.

Véritable ascenseur émotionnel, le film passe par différentes phases.

Le film est structuré en trois parties. Il commence par un dérèglement général qu’on raconte à travers les courants, les satellites qui tombent du ciel – comme ces innombrables satellites Starlink d’Elon Musk qui pourraient finir par nous tomber dessus ! –, les baleines désorientées qui passent sous le bateau, les bruits sourds issus des profondeurs sous-marines... C’est au cours de cette première partie, qui rappelle le genre du film catastrophe, que l’on fait vraiment connaissance avec la famille. Dans la deuxième partie, la mer se retire, phénomène qui s’est réellement produit ; c’est alors l’organisation de la survie pour nos personnages. Enfin, la dernière partie est celle de la course-poursuite, de la chasse... Le film prend l’allure d’un road movie et se met en mouvement.

Avant l’inversion des pôles, c’est un véritable huis clos en mer que vous orchestrez.

Il y a l’immensité de l’océan, où tout est fait pour respirer le grand air, alors qu’on étouffe sur le bateau. J’adore les huis clos oppressants qui permettent d’assumer la gestion du temps réel car ces événements se déroulent sur un temps très resserré, tant que la mer ne s’est pas encore retirée. J’ai pensé à *Calme blanc* de Philip Noyce, où la tension est palpable et qui fait partie des références que j’avais en tête.

Avec l'arrivée du tueur fou, vous jouez avec les codes du psycho-thriller...

C'est un autre naufragé, on imagine qu'il vivait en solitaire avec son chien sur son rafirot d'îles en îles et qu'il finit lui aussi fracassé au fond de l'océan : il a subi la même catastrophe. Quand on le voit surgir, il n'a pas l'air spécialement méchant – seulement un peu choqué et déshydraté. Mais il devient très vite une menace pour la famille : Julia va devoir organiser sa survie et protéger ses enfants. Après avoir tourné un thriller, *Nuit blanche*, où j'adoptais le point de vue masculin, j'avais très envie de revivre une expérience similaire radicale en adoptant, cette fois, le point de vue féminin, en explorant le côté « survival ».

La mère trouve alors des ressources insoupçonnées pour protéger sa famille.

Lorsque son mari se fait assassiner sous ses yeux, elle a un moment de sidération, très bref, où elle ne sait plus quoi faire : se précipiter vers l'inconnu pour tenter l'impossible ou cavalier vers le bateau pour protéger ses enfants ? Quoi qu'il en soit, cette sidération lui donne une force décuplée au lieu de faire d'elle une victime tétanisée, impuissante, incapable. Dès lors, elle ne pense qu'à ses enfants : on ne la lâche plus, on partage avec elle cette expérience viscérale. Je voulais qu'on y croie, que ce soit absolument réaliste, qu'on se demande ce qu'on ferait à sa place.

C'est aussi un récit initiatique, ultra-violent, qui va précipiter les deux jeunes vers l'âge adulte.

Oui ! Il y a aussi cet archétype-là et j'ai pensé à cet égard à *Walkabout* de Nicolas Roeg, référence que nous partageons également avec les auteurs, où deux gamins sont lâchés dans la pampa australienne et doivent apprendre malgré eux à survivre. Ces deux gamins vont devenir des adultes en accéléré, tout comme les deux jeunes de *Survivre*.

L'attaque des crabes et araignées de mer est saisissante. Dans quelle direction êtes-vous parti ?

Au départ, on s'est demandé quelle était la bonne taille pour ces arthropodes ; on s'est orientés vers l'araignée de mer et le crabe royal du Kamtchatka, mais ils étaient trop gros et j'avais l'impression qu'on tombait dans l'excès, l'impossible. Bref, je n'y croyais plus. En réalité, ce sont tout simplement des bestioles qui deviennent agressives parce qu'elles ont juste besoin de se nourrir. Nous avons fait des recherches et nous avons trouvé sur YouTube des vidéos frappantes de bandes d'arthropodes déchaînés qui attaquent des êtres humains sur certaines plages d'Asie et même en Europe. Une nouvelle forme de dérèglement déjà présent autour de nous. *Les Oiseaux* d'Hitchcock était pour moi une direction-clé car c'est un film ancré dans la réalité.

Certains paysages grandioses font penser au western...

Il y a bien entendu les canyons majestueux qui renvoient aux paysages de western, mais d'autres éléments nous ramènent aussi à certaines figures du genre : la sauvage agression du naufragé, les déambulations dans le bateau, la mort du père, les enfants désespérés qui se jettent sur son corps, comme chez Sergio Leone.

Quelles étaient vos références visuelles et cinématographiques ?

Elles sont multiples ! Je recycle de façon inattendue, souvent des films qui m'ont marqué comme *Les Chiens de paille* de Sam Peckinpah, *Délivrance* de John Boorman, *Duel* de Steven Spielberg ou encore *Gerry* de Gus Van Sant pour la partie désertique. Ce sont davantage des fragments de films, souvent très différents, qui me restent en tête – comme des échos lointains –, que des références précises ou des clins d'œil directs. Par exemple, les films de Samuel Fuller très secs, à l'os, avec de brusques bouffées de violence, qui sont une source d'inspiration pour le traitement de l'animosité, du déséquilibre, tout comme *La Lettre inachevée* de Mikhaïl Kalatozov, survival sidérant, avec des moments d'intensité stupéfiants.

Comment s'est passé le tournage au Maroc ?

La troisième partie du film, celle de la course-poursuite, a été entièrement filmée en décors réels, à Boumalne-Dadès. C'est un lieu magnifique, très sauvage, où, à ma connaissance, personne n'avait encore tourné. En amont, on avait fait un minutieux travail de repérage pour rendre crédibles les gorges, les canyons et la faille finale, censés être des fonds marins d'où la mer s'est retirée. Les acteurs n'étaient pas doublés et ont tout fait eux-mêmes, y compris les deux jeunes comédiens qui arpentaient parfois des zones très escarpées. On n'a pas triché, c'était tout l'esprit de ce tournage.

Et en mer ?

Au début, on se demandait comment tourner les scènes sur le bateau. Je ne voulais pas le faire en studio, c'était d'ailleurs inenvisageable. On a réellement tourné sur un bateau, au large du Maroc, près de la frontière algérienne, où la mer est très bleue et peut évoquer celle des Caraïbes. La houle était très forte, l'équipe était malade, sans parler des méduses : c'était parfois assez rocambolesque ! Pour la scène de tempête, au moment où l'océan se retire, j'étais au plus près des acteurs afin que l'on ressente cette expérience de leur point de vue, ce qui s'accordait également avec la logique économique de notre film. Côté logistique, le bateau était arrimé à une plateforme et des machinistes le secouaient dans tous les sens, de manière artisanale, comme du temps de la naissance du cinéma, sans recours à des pistons hydrauliques en studio ! La sensation était tout de même puissante.

Comment avez-vous travaillé le sound design ?

Le son crée l'expérience intérieure des personnages pour traverser ce moment intense, intime, au plus près de ce qu'ils sont dans cette aventure : Cassie, la jeune fille, vomit ses tripes, le père a de féroces bourdonnements d'oreille et la mère saigne du nez, ce qui est lié à la chute de pression atmosphérique qui accompagne le déplacement de l'océan. On a joué sur tous ces détails sonores liés au vertige du dérèglement.

Vous avez collaboré avec le grand superviseur des effets visuels Alain Carsoux. Quelles étaient vos priorités ?

Quand les personnages découvrent que la mer s'est retirée, il fallait qu'on rende les paysages – ces fonds sous-marins désormais à l'air libre – les plus crédibles possible. Par conséquent, on a beaucoup travaillé en VFX sur les écoulements et les ruissellements pour montrer que, certes, la mer s'est retirée, mais qu'elle est encore présente par endroits.

De même, pour les arthropodes, je tenais à les rendre évidemment crédibles : il fallait que leurs déplacements soient rapides, sans être excessifs, et que les textures, les couleurs soient authentiques.

Enfin, l'équipe d'Alain Carsoux est beaucoup intervenue pour les chutes de satellites. Il s'agissait de rendre la séquence simple et saisissante, tout en restant vraisemblable. Mon obsession était toujours la même : savoir placer le curseur au bon endroit pour aller vers le spectaculaire sans basculer dans l'outrance. C'est la même direction que nous avons suivie pour les baleines également.

Qu'aviez-vous en tête pour la direction artistique ?

Il y a deux nuits américaines importantes dans le récit, notamment quand Julia sort de l'avion et que sa fille est à l'extérieur pour pisser. On a beaucoup travaillé avec mon chef-opérateur Pierre Haïm pour que les nuits américaines ne soient pas bleutées : on voulait des tons chauds, un peu rougeoyants, très assumés, qui évoquent aussi le chaos général que traverse la famille. Là encore, on voulait pousser les couleurs tout en restant dans le réalisme – on avait envie d'un peu de stylisation, mais sans exagération. Il fallait rester dans une zone de crédibilité en vivant cette expérience à travers le regard de notre petit trio de survivants. De même, on a accentué les ciels post-catastrophe à l'étalonnage, pour qu'ils claquent, mais sans aller dans l'outrance. Il fallait toujours se demander jusqu'où on pouvait aller en se fixant pour limite l'excès total qui était la sortie de route assurée. Difficile exercice. Je ne voulais pas d'une atmosphère trop délirante ou parodique.

Comment avez-vous songé à Émilie Dequenne ?

Je voulais travailler avec Émilie depuis longtemps. Après *Nuit blanche*, expérience extrême d'un père qui doit sauver son fils, je souhaitais vivre l'expérience extrême d'une mère et j'ai tout de suite imaginé Émilie dans le rôle – c'est une actrice totalement vraie, authentique, qui donne tout, qui peut aller dans des zones extrêmes mais qui permet en même temps de s'identifier à elle facilement.

J'étais ravi qu'elle accepte le rôle. Beaucoup d'actrices françaises disent rêver de tourner un film de genre, mais ont souvent peur de s'engager au moment où on leur propose un projet. Émilie était à fond, sans entraînement particulier ; elle était surtout dans le même état d'esprit que Julia, cette mère de famille qui doit rebondir inlassablement, comme elle peut, pour devenir une guerrière malgré elle.

Comment s'est passé le casting du père ?

Notre directeur de casting m'a fait rencontrer l'acteur allemand Andreas Pietschmann, qui parle anglais, français et évidemment allemand. Il m'a beaucoup plu : il dégage une vraie bienveillance de

père de famille attentif, ainsi qu'une forme d'intensité incroyable, avec ce physique très incarné à l'image. Du coup, sa mort brutale, inattendue, est d'autant plus tragique. Le fait qu'il soit allemand et qu'il parle parfaitement anglais raconte aussi le parcours d'expatriés de cette famille européenne installée à Miami. C'est un mélange culturel qui m'intéressait.

Les deux jeunes sont épatants.

Leur recherche a duré de nombreux mois. Il fallait trouver de jeunes acteurs qui parlent anglais et français sans accent. J'en ai rencontré énormément ; Lucas Ebel et Lise Delamar se sont imposés. Lise avait un peu plus d'expérience, tandis que Lucas est un collégien qui n'avait jamais fait de cinéma avant notre film. Ce sont des révélations, et leur aisance dans les deux langues était immédiate. Il fallait que ce soient des ados attachants, insolents, avec la capacité de nous suivre dans ce tournage éprouvant. Ils ont été courageux : ils ont été évidemment malades sur le bateau, ils se sont un peu blessés dans les canyons, sans jamais rien lâcher, comme Émilie.

Comment collaborez-vous avec votre compositeur Nicolas Errera ?

C'est mon cinquième long métrage et je travaille toujours avec lui. Je l'ai aussi retrouvé il n'y a pas si longtemps pour la série *Alger Confidential*. On a une relation fusionnelle, on se comprend sans avoir besoin de beaucoup se parler. Souvent, je lui donne des références cinématographiques qui n'ont rien à voir avec notre projet, comme la musique de certains polars coréens qui n'ont pas peur d'assumer les forts moments émotionnels avec une musique qui apporte des nuances délicates ou carrément un souffle puissant...

Dans quelle direction a-t-il travaillé ?

Au départ, je voulais de la musique en permanence, mais on en a enlevé au mixage pour laisser place, par moments, aux silences et aux bruissements de la nature. Par exemple, lorsque le fils envoie les ballons vers le ciel dans l'espoir d'être repéré de loin, Nicolas avait composé un très beau thème sur l'enfance. Mais j'ai préféré le seul bruit du vent. En revanche, dans d'autres scènes, j'ai souhaité assumer les cordes et une musique plus symphonique – lorsqu'on découvre le bateau au fond de l'océan par exemple – qui donne une tonalité plus lyrique. Nicolas a aussi souligné les « jumpscares », clins d'œil assumés au film de genre, qui m'amusaient et que je voulais mettre en scène. Je pense au moment où le fils surgit avec son masque, sur le bateau, ou aux oiseaux qui sortent de l'épave de l'avion. Enfin, il a composé des moments de musique plus atmosphérique, plus intime, plus secrète, qui reflète les émotions intérieures que traverse Émilie/Julia tout au long de cette expérience si éprouvante.

ENTRETIEN AVEC ÉMILIE DEQUENNE

Qu'est-ce qui vous a intéressée dans ce projet ?

Je suis férue de films de genre réalistes avec une dimension dystopique. J'adore également les films survivalistes, comme *It Follows*, ainsi que les films et les séries de zombies. *La Nuit des morts vivants* est un de mes films cultes ! Pourtant, au départ, quand j'ai lu le scénario, j'ai pensé que ce n'était pas vraiment pour moi : je ne me voyais pas en héroïne blonde qui manie les armes, façon Lara Croft, au sein d'une famille à l'américaine. Finalement, les auteurs ont apporté davantage de réalisme dans l'écriture et je me suis approprié Julia car, au fond, je suis moi-même une mère louve et si je devais sauver mes enfants, je ferais exactement comme elle. Ceci dit, on m'a tout de même décolorée en blonde ! (*rires*)

Comment vous êtes-vous préparée pour incarner ce personnage ?

Il fallait que je sois en excellente condition physique et capable de me battre et de courir. Je me préparais tous les jours, soit avec mon préparateur, soit en allant nager à la piscine. Peu à peu, je me suis rendu compte que je pouvais tout à fait être cette mère qui est aussi une « warrior » et que c'était parfaitement crédible. Sur le tournage, j'ai maintenu une discipline militaire et un entraînement quotidien. Par ailleurs, je me suis entraînée pour mes quelques dialogues en anglais : autant je peux avoir facilement des discussions en anglais, autant il m'est difficile d'interpréter un rôle en anglais. J'adopte toujours la même démarche pour rendre mes personnages vivants : j'essaie d'y mettre de ma propre personne et de faire une force de ce qui, a priori, pourrait jouer contre moi.

Comment avez-vous interprété les phénomènes sidérants qui se produisent dans le film ?

Je suis très crédule et c'est d'ailleurs ma méthode de travail : si des faits se produisent dans le scénario, aussi incroyables soient-ils, je les prends pour argent comptant. On a tourné en décors réels, dans le désert marocain, mais sans menace tangible en face de nous : les crabes étaient en cours de création par l'équipe VFX et toute la scène reposait sur notre capacité d'imagination. On se représentait des arthropodes gigantesques d'un mètre ou d'un mètre cinquante ! Finalement, Frédéric a préféré avoir une multitude de crabes plutôt petits, avec un côté piranhas, et c'est beaucoup plus convaincant. J'ai donc imaginé autre chose que ce qu'on voit à l'écran, mais j'y croyais vraiment lors du tournage. Ma motivation première était de sauver mes enfants. Survivre était le maître mot du film, et peu important les événements déchaînés qui pouvaient se produire autour de moi, j'étais condamnée à les braver pour protéger ma famille.

Que vous êtes-vous raconté sur le parcours de votre personnage ?

Mon personnage est médecin, elle est très amoureuse de son mari qui, lui, est océanographe et leur famille est expatriée à Miami. J'imaginai qu'ils avaient une vie plutôt confortable et j'ai fantasmé sur un mode de vie californien, même s'ils vivent en Floride. Sans le botox ! (*rires*) Et sans bronzage, car j'ai la peau extrêmement blanche. Mais j'ai surtout envisagé une famille très aimante, très unie, et je me suis beaucoup servie de ma vie. Dès que c'est possible, je m'inspire de mon propre parcours.

Devant l'assassinat brutal et insensé de son mari, elle trouve des forces insoupçonnées...

Un amour très fort unit Julia et Tom, puis un drame terrible survient et emporte Tom : c'est ce qui constitue le moteur de Julia pour le reste de l'histoire. Car ce qui arrive à Tom nourrit Julia et lui donne une énergie hors du commun. J'ai toujours entendu dire qu'une mère pouvait soulever une voiture pour sauver ses enfants s'ils étaient coincés en dessous. J'ai moi-même des enfants et je crois que rien ne m'arrêterait si je devais les sauver. Et si on touchait à un cheveu de mon mari, je deviendrais un monstre ! Le parcours de Julia est donc une évidence : je crois que cela va parler à beaucoup de gens, même à ceux qui n'ont pas d'enfant. Julia se trouve confrontée à une situation particulièrement injuste, elle doit se battre pour survivre, et elle devient une guerrière que rien ne saurait faire reculer.

Elle découvre aussi ses enfants sous un jour inattendu.

Les deux jeunes passent par une sorte d'accélérateur de temps et de liens affectifs. En général, il faut d'abord que les enfants traversent une crise d'adolescence pour s'émanciper et se rebeller contre leurs parents. Puis, plus tard, ils sont en capacité d'établir un lien très fort et complice avec leurs parents. Cette relation qui unit Julia à ses enfants relève davantage d'un lien qu'on observe à l'âge adulte. Mais leur histoire les a bousculés et a accéléré leur rapprochement.

Comment s'est passée votre collaboration avec Andreas Pietschmann ?

Je ne le connaissais pas et c'est un excellent acteur ! Et extrêmement charismatique. Il dégage une force incroyable. C'est un acteur généreux, et nos liens se sont créés facilement. Ce n'est pas toujours évident de camper un couple qui s'aime : on peut parfois se sentir mal à l'aise si le contact avec le partenaire est difficile. Avec Andreas, c'était formidable, nous étions dans le respect, l'échange et la générosité.

Comment avez-vous incarné ce couple tous les deux ?

On a immédiatement compris la nécessité de montrer ce couple le plus soudé possible pour que la tragédie soit d'autant plus forte ensuite. Plus on croit à ce couple, plus le drame est violent. On s'est approprié leur histoire et on s'est rapprochés dans l'adversité : les conditions météo étaient souvent mauvaises, on devait se jeter dans cette mer froide et pleine de méduses, on a tous été malades à bord du bateau. Cela nous a vraiment unis.

Après la mort de son personnage, on pouvait quand même sentir la présence d'Andreas. Et comme il a vraiment disparu du tournage, on a ressenti une tristesse et un manque, ce qui nous a nourris dans notre deuil et joué sur l'interprétation de notre survie.

La relation maternelle avec les deux jeunes est totalement crédible.

Le lien maternel a été très facile à établir : Lise a l'âge de ma fille et, avec Lucas, c'était une évidence. L'alchimie familiale est donc née entre nous quatre, sans doute parce que l'environnement était hostile dès le départ. On a commencé par les séquences très éprouvantes sur le bateau, puis nous avons tourné à Ouarzazate, et enchaîné avec les scènes de course-poursuite près des failles de Boumalne-Dadès où nous étions accompagnés d'alpinistes et devions suivre des lignes de survie.

Nous avons tous partagé un quotidien difficile, parfois sans toilettes, sans confort, et la cellule familiale s'est vite mise en place.

Comment travaille Frédéric Jardin ?

Il a organisé des lectures ; il nous voulait également en bonne condition physique, parce qu'il savait très bien dans quoi il nous embarquait ! De notre côté, nous n'étions pas vraiment conscients au départ de ce qui nous attendait. Frédéric a été un peu magicien parce qu'il a relevé le défi avec nos moyens physiques et les journées dont on disposait : on tournait en nuit américaine, entre octobre et novembre, et les journées de tournage étaient courtes. Mais Frédéric ne lâche rien et ne s'arrête que lorsqu'il a obtenu ce qu'il veut. C'était un tournage difficile et, techniquement, il a accompli une prouesse. Il a eu la chance d'être entouré d'une équipe géniale, avec de formidables techniciens français et marocains.

Vous avez rarement vécu un tournage aussi physique...

Les scènes dans l'eau étaient rudes car la mer était très froide et pullulait de méduses ! Je me suis bien entendu fait piquer et j'ai gardé une cicatrice de méduse sur l'avant-bras pendant longtemps. Frédéric et son premier assistant m'ont accompagnée dans l'eau, sauf que ces petits filous avaient enfilé des combinaisons ! (*rires*)

Que retiendrez-vous de cette expérience ?

Je ne suis pas douillette, mais je dois avouer que physiquement c'était intense ! Je suis heureuse d'avoir fait ce film, dont je garde de formidables souvenirs, et je rêve de pouvoir de nouveau tourner un film de genre. Je ressens un peu de tristesse et de mélancolie aujourd'hui car je sais que je n'en serai pas capable dans l'immédiat. En effet, en août 2023, alors que j'étais en plein tournage, on m'a diagnostiqué une forme très rare de cancer. J'ai été opérée d'urgence et j'ai suivi plusieurs séances de chimiothérapie. C'était très violent, j'ai cru qu'il ne me restait que six mois à vivre et, aujourd'hui, je vais beaucoup mieux. Autant dire que je reviens de loin. Je tiens à en parler pour pouvoir, à ma modeste mesure, redonner de l'espoir à tous ceux qui traversent de telles épreuves.

FRÉDÉRIC JARDIN - BIOGRAPHIE

À ses débuts assistant de Jean-Luc Godard, Frédéric Jardin écrit et réalise son premier film, *La Folie douce* à 24 ans, en 1993. Il enchaîne et tourne *Les Frères sœur*, *Cravate Club*, *Nuit blanche*. Il réalise plusieurs saisons de séries phares de Canal+ : *Braquo*, *Engrenages*, récompensé par un Emmy Award, ainsi que *Totems* pour Amazon Prime. Il tourne en ce moment la nouvelle saison de *Cœurs noirs* pour Amazon Prime. *Survivre* est son cinquième long métrage.

FILMOGRAPHIE SÉLECTIVE

CINÉMA

- 2016 *À fond* - Scénario, co-écrit avec Fabrice Roger-Lacan
Un film de Nicolas Benamou, avec José Garcia et André Dussollier
- 2010 *Nuit blanche* - Réalisation et scénario, co-écrit avec Nicolas Saada, Olivier Douyere
- 2002 *À boire* - Scénario, co-écrit avec Thomas Bidegain
Un film de Marion Vernoux, avec Edouard Baer et Emmanuelle Béart
- 2002 *Club Cravate* - Réalisation et scénario, co-écrit avec Jérôme Dasser
Avec Charles Berling et Edouard Baer
- 2000 *Les Frères sœurs* - Réalisation et scénario, co-écrit avec Fabrice Roger-Lacan et Edouard Baer
Avec José Garcia et Denis Podalydès
- 1995 *La Folie douce* - Réalisation et scénario, co-écrit avec Fabrice Roger-Lacan
Avec Edouard Baer

RÉALISATION SÉRIES

- 2019 *Engrenages* - Saison 8 (Épisodes 9 et 10) - Canal+
- 2016 *Engrenages* - Saison 6 (Épisodes 1 à 6) et Saison 7 - Canal+
- 2015 *Braquo* - Saison 4 (Épisodes 7 et 8) - Canal+
- 2014 *Braquo* - Saison 3 (Épisodes 1 à 4) - Canal+
- 2013 *Engrenages* - Saison 5 (Épisodes 1 à 6) - Canal+
Emmy Award 2015 de la Meilleure Série Dramatique

LISTE ARTISTIQUE

Julia Émilie DEQUENNE

Tom Andreas PIETSCHMANN

Cassie Lisa DELAMAR

Ben Lucas EBEL

L'homme au harpon Arben BAJRAKTARAJ

Nao Olivier HO HIO HEN

Adam Simon REROLLE

LISTE TECHNIQUE

| | |
|-------------------------------------|--------------------------------------------------------------|
| Réalisation | Frédéric JARDIN |
| Scénario | Matt ALEXANDER |
| Musique originale | Nicolas ERRERA |
| Direction de la photographie | Pierre AÏM (AFC) |
| Décors | Pierre QUEFFELEAN |
| Costumes | Elisabeth BORNUAT |
| Maquillages | Sylvie FERRY |
| Son | Thomas LASCAR, David VRANKEN, Mathieu COX |
| Assistant réalisation | Michaël VIGER |
| Scripte | Clémentine OUDOT |
| Régie | Jaouad CHAJAI |
| Direction de casting | Martin ROUGIER |
| Montage | Reynald BERTRAND, Camille TOUBKIS |
| Mixage | Mathieu COX |
| Étalonnage | Pierre AÏM |
| Effets visuels | Alain CARSOUX, Jean-François MICHELAS |
| Production | Jean-Yves ROBIN, Marc Etienne SCHWARTZ, Marc STANIMIROVIC |
| Production exécutive | Ludovic NAAR |
| Coproduction | Bastien SIRODOT, Cédric ILAND |
| Direction de production | Ludovic NAAR |